



Agir par la Culture

2017

{ANALYSE #05}

LE CAPITALISME COGNITIF : UN PROCESSUS D'APPROPRIATION DE L'INTIME

Par Jean-François Pontégnie
Chargé d'études et d'analyses à PAC



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Avec le soutien de la Fédération
Wallonie-Bruxelles

LE CAPITALISME COGNITIF : UN PROCESSUS D'APPROPRIATION DE L'INTIME

Par Jean-François Pontégnie
Chargé d'études et d'analyses à PAC

De nombreux analystes, sociologues, économistes, politologues, etc., se penchent sur les mutations actuelles du Travail. S'il nous semble erroné de parler de « révolution » du capitalisme, il est pourtant indéniable que les rapports d'exploitation évoluent. Pour autant que l'on s'attache à conserver comme ligne d'analyse le fait que le capital et le travail sont profondément antagoniques et que, dès lors, une situation donnée est le fruit d'un compromis par nature toujours susceptible d'être renversé, les diverses réflexions en cours, notamment sur le capitalisme cognitif, peuvent ouvrir des champs de réflexion passionnants.

Les débats entre la revue « Multitudes »¹ – porteuse des courants du capitalisme cognitif – et divers autres intellectuels en désaccord avec elle en témoignent.

La présente analyse – en prenant acte de ce que, en tout cas dans les pays occidentaux dits avancés, « quelque chose » se passe qui change les rapports entre la connaissance (et/ou le savoir) et le capitalisme – entend se pencher sur quelques-uns des répercussions sociales et sociétales de ce mouvement.

CONNAISSANCE ET SAVOIR

André Gorz, interviewé dans la revue *Multitudes* précitée, établit une distinction entre savoir et connaissance, par ailleurs en contradiction avec la position de ses interlocuteurs² : « *Nous avons visiblement un gros problème. Vous ne faites pas vraiment de différence entre connaissance et savoir* », dit-il.

Pour André Gorz, « *les savoirs sont toujours des savoir-faire, savoir-agir, savoir communiquer et se comporter, des habiletés et des habitudes qui relèvent dans une large mesure de l'intelligence corporelle et de l'intuition. Ils sont difficilement traduisibles en paroles. On les acquiert par l'expérience, par le fait d'être plongé dans les interactions et activités ambiantes. La connaissance, elle, relève de la pensée logique. Elle est "connaissance des lois et des rapports" [...]. La connaissance, ses opérations, procédés et procédures sont donc par essence informatissables, transcriptibles en logiciels. Les savoirs sont par essence vivants et vécus. Les virtuosités et le sens artistique, entre autres, relèvent essentiellement du savoir. Ils comportent toujours une part d'intelligence corporelle, sensori-motrice, quoiqu'ils puissent avoir avantage à s'éclairer par des connaissances.* »

1. www.multitudes.net

2. André Gorz s'adresse à Carlo Vercellone et Yann Moulier Boutang. *Économie de la connaissance, exploitation des savoirs* – André Gorz – Entretien avec Carlo Vercellone et Yann Moulier Boutang – *Multitudes* 1/2004 (no 15) – p. 205-216
www.cairn.info/revue-multitudes-2004-1-page-205.htm
André Gorz relève encore que la distinction est très rarement faite puisqu'on parle indifféremment, dans les textes européens par exemple, de « société ou économie du savoir ou de société ou économie de la connaissance ».

CAPITALISME : CONNAISSANCE, SAVOIR ET CONTRÔLE

1. Un tournant épistémique cohérent avec le capitalisme

Dans ses propos, André Gorz se réfère à ce qu'il appelle le « tournant épistémique³ » initié par George Boole en 1854. Celui-ci démontrait dans **Laws of Thought** que « *les opérations de l'esprit (mind) sont d'essence mathématique, obéissent à des lois universelles indépendantes de tout objet ou sujet déterminé et se laissent exprimer dans le langage d'une "algèbre universelle"* ». Pour Boole, « *les mêmes lois régissent la pensée et l'univers, si bien qu'il laissait prévoir l'existence de machines pensantes, de pensée machine, d'un esprit (mind) machine détaché de tout support biologique⁴* ».

Pour André Gorz, cette « *mathématisation des sciences de la nature avait une évidente homogénéité avec la "capitalisation" de l'économie. L'économie se déconnectait, s'émancipait de l'expérience sensible et opérait avec des formalisations symboliques indifférentes à tout contenu et sens déterminés. Elle recouvrait le monde sensible d'une toile de rapports algébriques qui, par leur pouvoir structurant, prenaient une réalité plus grande que la toile des rapports vivants et vécus. L'abstrait s'est soumis le concret et a éliminé le non-calculable. L'économie s'est autonomisée vis-à-vis des savoirs communs et des arts de vivre qui constituent la culture du quotidien⁵* ».

Il apparaît donc que, d'une certaine façon « depuis toujours », la *connaissance* entretient des rapports extrêmement étroits avec le capitalisme.

2. Le contrôle

Dans l'histoire de la constitution de l'économie capitaliste, le contrôle a bien entendu joué un rôle essentiel ainsi qu'en témoigne le passage de la manufacture à la fabrique. La manufacture rassemble dans un premier temps des artisans. L'intérêt de ce rassemblement, du point de vue du capitaliste, est le gain de temps, généré d'une part par le fait que les artisans ne vendent plus eux-mêmes leur marchandise, d'autre part, par le contrôle qui s'exerce sur la journée de travail : « *Depuis la naissance du capitalisme manufacturier, les moyens et les techniques de production, l'organisation et la division du travail et des savoirs ont toujours eu, outre leur fonction productive, une fonction de domination⁶* ».

3. Appropriation des connaissances

Dans le même temps, la constitution des manufactures et des fabriques est aussi celle de l'appropriation progressive des *connaissances*⁷ des artisans – ensuite des ouvriers – au cours du développement capitaliste. Au départ, chacun « *maîtrise la totalité d'un processus de production. Un métier comporte un ensemble large de tâches faisant appel à des savoir-faire et des techniques variés, il repose sur la dextérité humaine, à laquelle s'associent différents outils manuels plus ou moins spécifiques et sophistiqués* ». Petit à petit, au sein de la manufacture, s'installe une spécialisation parcellaire qui implique des gains en habileté, inégalés jusque-là par l'artisan. En termes d'adresse, le travailleur maîtrise mieux une *parcelle* de métier que l'artisan.

3. À savoir : un tournant relatif à l'approche philosophique de la connaissance et à la nouvelle vision du monde qu'il implique.

4. George Boole, né le 2 novembre 1815 au Royaume-Uni et mort le 8 décembre 1864 en Irlande crée une algèbre binaire, dite booléenne, n'acceptant que deux valeurs numériques : 0 et 1. Cette algèbre aura de nombreuses applications en téléphonie et en informatique. Dans les moteurs de recherche sur Internet, aujourd'hui toujours, on appelle par exemple opérateurs booléens : « and », « or », « - » (sauf). Voir par exemple : <http://lessourceurs.com/booleen-comment-dompter-google/>

5. Nous soulignons

6. *Misère du présent, richesse du possible* – in Alice – Revue critique du temps, No. 1, 1998 – Entretien de Carlo Vercellone, Patrick Dieuaide, Pierre Peronnet avec André Gorz – <https://nunomiguel-machado.files.wordpress.com/2012/01/entrevista-misc3a8re.pdf>

7. Au moins dans le sens où, dans la mesure où ils ne s'avéraient guère utiles à la production industrielle, le capitalisme a longtemps rejeté l'« art de vivre » et les savoirs communs.

Avec le développement de cette virtuosité parcellaire, les outils se transforment et s'adaptent. Ils se spécialisent et se différencient à leur tour: «*La période manufacturière simplifie, perfectionne et multiplie les instruments de travail en les accommodant aux fonctions séparées et exclusives d'ouvriers parcellaires*» dit Marx. Cette simplification des tâches et des outils est le prélude à l'emploi des machines, qui se généralise ensuite dans la fabrique.

C'est ainsi que le capital, cherchant à maîtriser toutes les connaissances utiles à sa propre valorisation, en dépossède à chaque étape l'ouvrier. Avec la fabrique, finalement la connaissance *s'incarne* dans la machine indépendamment de l'ouvrier⁸.

CE QUI CHANGE...

«Les membres du personnel doivent être amenés à trouver leur gratification suprême dans l'auto-exploitation et la servitude volontaire. Le contrôle total de l'esprit des collaborateurs et de leur temps devient un enjeu central.»⁹

Dans ses formes contemporaines (pour ce qui concerne l'aire géographique que nous avons définie), le capitalisme tend à s'approprier, au-delà des connaissances, aussi l'«art de vivre» et les savoirs communs.

Dans une forme extrême, on peut évoquer les firmes au sein desquelles vivent les salariés et dont rend compte Arlie Hochschild¹⁰. André Gorz, qui cite les travaux de la sociologue américaine, dit ceci «*De grandes firmes américaines des secteurs de pointe installent [...] des "villes d'entreprise" (company towns). Le "lieu de travail" y est aménagé de manière à être un lieu de vie. Toutes les installations et aménités y sont regroupées. On peut y faire ses courses, confier ses enfants à la crèche ou au jardin d'enfants de l'entreprise, ses vieux parents à la garde de personnels qualifiés; on peut y pratiquer divers sports, méditer, faire la sieste, aller chez le coiffeur, recevoir des soins dentaires, prendre ses repas, sculpter, peindre, etc. Les rapports entre "collaborateurs" sont cordiaux et égalitaires et se prolongent dans le "hors travail". Il n'y a plus de "pertes de temps", les performances sont récompensées et reconnues par les pairs et la direction. Chacun, chacune est perpétuellement disponible, les notions de durée du travail et d'heures supplémentaires n'ont pas cours, toute la vie fait partie du travail, le travail est toute la vie et des séances régulières au cours desquelles – comme dans les groupes thérapeutiques – chacun confesse ses faiblesses, ambitions et tentations inavouables, soudent la communauté et le sentiment d'appartenance. "La firme est ma vraie famille", dit-on, elle est un refuge qui offre plus de sécurité, de repères, de gratification que la vie familiale, la vie privée. La firme, avec ses symboles et insignes arborés par chacun, ses chefs charismatiques, fonctionne à la manière d'une secte: elle isole ses membres de la société environnante et substitue un espace commun privé à l'espace public»¹¹.*

Il ne faudrait cependant pas généraliser ce modèle. Toujours selon André Gorz, «*seules ont intérêt à recourir [aux villes d'entreprise] les firmes qui cherchent à s'assurer le monopole de personnels détenteurs de compétences peu répandues*».

8. D'après *Karl Marx: l'organisation et l'exploitation du travail*, Bruno Tinel / J. Allouche. Encyclopédie des ressources humaines (2^e édition), Vuibert, pp.1557-1564, 2006 – <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00266214>

9. *Économie de la connaissance, exploitation des savoirs*, op. cit.

10. *The Commercialization of Intimate Life: Notes from Home and Work*, Arlie Hochschild, University of California Press, Berkeley, 2002

11. Ibrahim Warde Warde, qui cite aussi les travaux d'Arlie Hochschild, écrit à ce propos: «*le lieu de travail, plus convivial et plus chaleureux que le domicile – il ne s'agit pas ici des usines – fait fonction, pour un nombre croissant de salariés, de véritable "foyer". La nouvelle approche des ressources humaines popularisée par les géants de la nouvelle économie (Microsoft, Oracle, Cisco, Apple, Amazon, etc.) [...] consiste à pourvoir aux besoins matériels, psychologiques et affectifs de leurs salariés. Ces entreprises ont pour siège social un "campus" – le vocable suggère un cocon idyllique et convivial, ainsi qu'une ambiance jeune et décontractée [...]» (Surexploitation joyeuse aux États-Unis – Le Monde diplomatique – Mars 2002, p. 27)*

De façon plus générale en effet, ce sont deux redéfinitions de l'exploitation qui sont mises en œuvre (et sur quoi s'entendent Multitudes et André Gorz).

André Gorz se réfère à l'«industrie de la subjectivité¹²», pour désigner l'ensemble des incitations par lesquelles le capitalisme presse «les individus de se produire tels qu'il désire qu'ils soient». Il s'agit pour les entreprises de «valoriser un "capital humain". Ce "capital" a été constitué par ces activités non payées les plus communes et les plus quotidiennes qui se confondent avec l'activité de se produire vivant dans un milieu habité. Cette production de soi originelle – que chacun accomplit en dehors et en amont du travail rémunéré et qui le rend capable d'interagir, de communiquer, d'apprendre, d'évoluer – est "mise au travail" dans la production de valeur». Pour le dire de façon peut-être plus concrète : «Il est vrai [...] que le procès de production tend désormais à mobiliser dans le travail immédiat, directement productif, les mêmes capacités d'autonomie, d'initiative, d'imagination, de communication que les activités hors travail. (Mais) elles sont, dans la production, des composantes d'une coopération finalisée qui requiert leur mise en œuvre rationnelle, planifiée, prévisible en vue d'un résultat déterminé»¹³.

André Gorz pointe un deuxième élément, sous le nom de «mobilisation totale»: «l'entreprise ne valorise plus seulement un "capital fixe humain"¹⁴ de capacités et de compétences, c'est-à-dire les résultats de la production de soi; **elle exploite maintenant directement la production de soi elle-même**¹⁵. Elle exige un travail qui est production de soi continue». L'on songe ici, entre autres, au principe de «la formation tout au long de la vie¹⁶», mais dans une logique où «le Capital exerce son pouvoir sur le découpage, la transmission, l'homologation, l'évaluation et la subdivision des savoirs, et sur les conditions de possibilité de leur mise en œuvre». C'est-à-dire dans le sens où la «formation» est dictée par les besoins du Capital.

Dans les deux cas, «le salariat est remplacé par [...] le "self-entrepreneuriat" qui n'a pas nécessairement la forme de l'entreprise individuelle. Il peut exister dans ces grandes entreprises [...] dans lesquelles chaque "collaborateur" est appelé à fonctionner comme un entrepreneur» de lui-même.

QUELQUES RÉFLEXIONS

Privatisation du savoir et fabrication du « capital humain »

Il paraît clair, et somme toute peu contesté, que la forme contemporaine du capitalisme cherche à valoriser non seulement les connaissances mais aussi les savoirs, selon la distinction d'André Gorz : savoir commun, savoir agir, savoir communiquer...

Il n'est sans doute pas essentiel de trancher abruptement la question de savoir si cette évolution signe, ou pas, le passage à un nouvel âge du capitalisme, qui serait le «capitalisme cognitif». Il importe plutôt de retenir, nous semble-t-il, que, si l'appropriation de la connaissance a toujours été un enjeu majeur pour la production, on assiste à présent à l'extension de ce processus d'accaparement à la sphère privée, à l'intime : le capitalisme

12. Telle que définie par Adorno et Horhenheimer, précise-t-il.

13. *Misère du présent, richesse du possible*, op. cit.

14. Le capital fixe est caractérisé par le fait qu'il ne transmet qu'une partie de sa valeur au produit final. Il est (ou était) typiquement composé par les machines utilisées dans la production, ou encore par les bâtiments abritant l'entreprise.

15. Nous soulignons.

16. Voir par exemple le «Programme pour l'éducation et la formation tout au long de la vie» de l'Union européenne : «L'éducation et la formation tout au long de la vie englobent toutes les activités utiles d'apprentissage, qu'elles soient formelles, non formelles ou informelles, réalisées de façon suivie dans le but d'améliorer les connaissances, les qualifications et les compétences» (nous soulignons).
http://ec.europa.eu/eurostat/statistics-explained/index.php/Lifelong_learning_statistics/fr

cherche à mobiliser les « *capacités d'autonomie, d'initiative, d'imagination, de communication* » qui ressortissent (ou ressortissaient) au « hors-travail ».

Ce brouillage tend non seulement à vampiriser la sphère de « production de soi » des humains, mais il a des conséquences importantes sur leurs capacités à faire société, au sens où est compromis l'espace public : les villes d'entreprise, par exemple, substituent une sorte d'« espace commun privé » à l'espace public.

De façon plus générale, l'instauration des « *politiques d'éducation et la formation tout au long de la vie* », qui s'étendent à l'ensemble de l'Union Européenne, visent à instrumentaliser le temps pour en faire des moments de formation, d'acquisitions de connaissances « utiles ». Ce programme est en effet inscrit dans la Stratégie de Lisbonne, dont on rappelle qu'elle a été redéfinie en 2005 de la façon suivante ¹⁷ :

- > Les États membres et les partenaires sociaux doivent appliquer des politiques qui incitent les travailleurs à rester actifs et qui les dissuadent de quitter prématurément le monde du travail (...);
- > La Commission prévoit d'améliorer la capacité d'adaptation des travailleurs et des entreprises, et d'accroître la flexibilité des marchés du travail pour aider l'Europe à s'adapter aux restructurations et à l'évolution des marchés (...);
- > La Commission prévoit d'investir davantage dans le capital humain par l'amélioration de l'éducation et des compétences (...).

Des villes d'entreprise à l'investissement dans le capital humain, c'est à la privatisation de l'être humain que nous assistons. Privatisation au demeurant « latérale », comme le dit André Gorz : puisque ce capital humain n'est pas aussi appropriable qu'une machine ou qu'un bâtiment, le pouvoir s'exerce plus par la mise en condition de toute la personne que par le contrôle direct ou la contrainte.

LA BRÈCHE ?

Dans les échanges entre André Gorz et les tenants du capitalisme cognitif, un point retient tout particulièrement l'attention. André Gorz déclare ¹⁸ : « *une économie différente se forme qui est forcée par des artifices à fonctionner comme la continuation du capitalisme, sans que ses lois de fonctionnement propres soient [...] compatibles avec celles du capitalisme. Si, comme vous le suggérez parfois, le capitalisme cognitif est la solution que cherche le capitalisme industriel à sa crise [...], cette solution me semble créer plus de problèmes qu'elle n'en résout, tout en les masquant temporairement.* » C'est qu'en effet « *les dissidents du capitalisme numérique [...] pratiquent sur le "net" une économie fondée sur la mise en commun, sur des décisions coordonnées en fonction de critères définis par concertation. De sorte que la production peut s'y présenter d'emblée comme activité coopérante et production sociale sans avoir à passer par le marché [...]* ».

¹⁷. <http://eur-lex.europa.eu/legal-content/FR/TXT/?uri=URISERV%3Aci1325>

¹⁸. *Économie de la connaissance, exploitation des savoirs*, op. cit.

Cette assertion ouvre de nouvelles perspectives, moins sombres que ne le donne à penser le tableau que nous venons de brosser. Il serait possible en effet de considérer que *« le capitalisme engendre en son secteur le plus avancé les germes de sa négation [...] : la dissidence numérique [...] permettrait ainsi aux communautés virtuelles du “libre” d’ouvrir un front de lutte, de faire apparaître des enjeux politico-culturels d’une portée universelle. »* Pour le dire autrement encore : *« Une autre économie et une autre société sont contenues en germe dans le “capitalisme cognitif”. Elles ont leurs militants, praticiens et théoriciens dans les communautés des logiciels libres. »*

On voit ici s'ébaucher la perspective d'un nouvel espace public. Reste à conforter cette *« autre économie qui s'ébauche à l'horizon et qui inverse le rapport entre production de richesses échangeables et production de richesse humaine en postulant que la première soit au service de la seconde. »*

Au-delà des constatations et des espoirs qu'il n'est donc pas vain d'entretenir, pour PAC, c'est d'un vrai projet dont nous avons besoin, un projet proprement politique qui puisse instituer le savoir en sphère définitivement autonome et rompre avec les logiques d'accaparement des richesses individuelles et sociales ; un projet politique qui, entre autres, délierait la citoyenneté de la forme-emploi du travail et dès lors de l'imposition qui y est liée de se « former » ou, plutôt, de se formater pour répondre aux exigences du « marché »...